

idées



Europe : ne plus subir

LE POINT DE VUE
de Florian Bachelier

Notre continent croyait avoir aboli la conflictualité par décret. Mais l'histoire, féroce et brutale, est de retour. Il est temps de sortir de l'illusion d'un confort qui nous mène droit au grand effacement alors que, partout sur le globe, des logiques de puissance sont à nouveau à l'œuvre.

Le monde ne ralentit plus. Il se fracture. Brutalement. Nous sommes entrés dans une époque d'hyper-réalité géopolitique : la force précède le droit, la puissance précède la norme. La guerre est revenue sur notre continent. L'Amérique ne protège plus. La Russie attaque. L'ordre mondial s'effondre. Et l'Europe parle encore de valeurs, croyant conjurer le réel par des mots.

Nous vivons sur des ruines : celles du droit international, de la dissuasion collective, du confort stratégique. Le président Trump est de retour. Il ne défendra pas l'Europe. Il la considère comme un fardeau. Il calcule. Il facture. Il incarne une Amérique qui ne croit plus aux alliances et qui voit dans ses partenaires d'hier des sources de coût, non des piliers d'un ordre commun. Il exprime la fin d'une ère transatlantique dont nous avons été les grands bénéficiaires et que nous avons trop longtemps prise pour acquise.

La Russie, elle, ne négocie pas. Elle efface. Elle veut détruire la nation ukrainienne. Elle mène une guerre d'annexion que l'Occident n'a pas voulu voir venir. Nous avons cru que l'histoire était finie. Elle

recommence. Et elle sera brutale, cynique, implacable. Cette guerre n'est pas un accident : elle est le produit d'un ressentiment nourri, d'un rapport de force assumé, d'une stratégie impériale reconstruite. L'aveuglement occidental ne l'a pas empêchée. Il l'a facilitée. Le comprendre, cela n'est pas le justifier : c'est commencer à se défendre intelligemment.

Hubert Védrine l'a dit : il n'y a plus d'Occident. Il y a des nations, des coalitions éphémères, des affrontements. Et il y a l'Europe qui a cru pouvoir abolir la conflictualité par décret. Une Europe normative, technicienne, administrative. Une Europe post-nationale sans être

Face à l'instabilité mondiale, il ne suffit plus de commenter l'histoire : il faut la faire. Ce réveil ne sera ni confortable ni consensuel.

pré-stratégique. Une Europe qui a cru que le droit remplacerait la puissance, que les traités suffiraient à rédiger l'histoire. Elle doit désormais comprendre que l'histoire est de retour avec ses volontés, ses passions, ses férociétés.

L'Europe a régulé, harmonisé, étendu ses compétences. Mais elle n'a pas bâti de réelle volonté stratégique. Elle est vulnérable, dépendante, divisée. Elle est sommée de choisir : rester dans la soumission ou redevenir puissance. La neutralité n'existe plus. La compétition entre blocs est ouverte. Et nous n'avons plus le droit d'attendre.

Besoin de nations volontaires

Le confort institutionnel ne peut plus masquer la faiblesse globale de leadership. La France et l'Europe ne manquent pas de ressources. Elles manquent d'audace politique, de lucidité stratégique et de continuité dans l'action. En un mot : de vision.

Face à l'instabilité mondiale, il ne suffit plus de commenter l'histoire : il faut la faire. Ce réveil ne sera ni confortable ni consensuel. Il est devenu vital. Le multilatéralisme n'est pas une religion. Nous devons redevenir stratégiques. Souverains. Présents. La naïveté n'est plus une

option. Le déni est devenu une faute stratégique. L'angélisme, une capitulation coupable.

Quelques nations doivent prendre la tête : la France, le Royaume-Uni, la Pologne. Et d'autres si elles le veulent. Pas besoin de tous. Besoin de volontaires. Défense, renseignement, frontières : il faut reconstruire une capacité réelle à dire non — et à être pris à nouveau au sérieux. Pas une architecture bavarde. Une puissance crédible. La souveraineté réelle commence par la capacité à fixer des lignes et à les tenir. Cela suppose une volonté, un cap, une clarté dans l'action.

Mais le désordre n'est pas qu'extérieur. Il est aussi intérieur. Offensive islamiste. Immigration non maîtrisée. Il faut restaurer l'autorité de l'Etat sans sombrer ni dans la panique identitaire ni dans le déni du réel. Il faut un cap clair, une exigence ferme, une ligne républicaine assumée, fondée sur le principe que la loi de la République est la seule envisageable.

Et il faut rappeler une évidence : la France a le droit de décider qui peut devenir français. Ce droit n'est ni une crispation ni une régression. C'est une compétence fondamentale d'un Etat souverain. Elle ne peut être soumise ni à des injonctions

extérieures ni aux modes idéologiques du moment. Elle est au fondement même de notre nation.

Pas de discours. Des actes. Pas de valeurs proclamées. Des décisions assumées. Pas d'idéologie. Une stratégie. Car le plus grave, dans cette période, n'est pas la multiplicité des menaces. C'est le grand effacement.

Une Europe incarnée

L'Europe vit dans un confort post-historique alors que le monde revient avec sa brutalité, ses ambitions, ses logiques de puissance. Il faut retrouver le fil d'une civilisation européenne consciente d'elle-même. Pas une Europe abstraite, mais une Europe incarnée. Faite de nations fières et solidaires. De peuples enracinés et ouverts. De cultures diverses mais liées par une mémoire commune, un style, une exigence.

Nos morts, nos terres, nos enfants. C'est cela que nous devons défendre. Non contre le monde mais dans le monde. Non en restaurant les empires mais en assumant nos responsabilités. Non pour donner des leçons mais pour ne plus en recevoir.

Florian Bachelier est avocat et ancien député.

Il y a 50 ans dans « Les Echos »

Cartier joue sur l'esprit de classe des gens dans le vent

A deux pas de l'hôtel Ritz et des grands joailliers, symbole d'un certain luxe à la française et d'un certain art de vivre propre à Paris, une nouvelle boutique vient d'ouvrir ses portes place Vendôme : « Must », lancée par Cartier. « Must », expression anglo-saxonne qui pourrait se traduire par « l'objet qu'il faut avoir et montrer pour être dans le vent », et qui désigne toute une gamme de produits chics et très personnalisés allant des bijoux aux briquets et des bagages aux montres. Tous articles de classe et de bon ton, mais dont les prix sont sans mesure avec ceux de la haute joaillerie. C'est la vingtième boutique Must ouverte par Cartier depuis qu'il a choisi, voici deux ans, la voie de la diversification. Une diversification qui, dans le petit

monde très fermé et très soucieux de ses traditions de la place Vendôme, fait un peu ciller. Même si les Must s'adressent aux « coming people » des temps modernes, jeunes cadres dynamiques, industriels, membres des professions libérales, femmes qui ont réussi. Mais voilà, Cartier est un peu à part depuis que la célèbre joaillerie, qui fête cette année son centenaire, a été reprise en 1972 par un homme d'affaires : Robert Hocq, qui fut successivement éditeur, spécialiste de l'import-export, PDG du briquet Silver Match. Tout en n'oubliant pas les traditions de Louis Cartier, les tournées-expositions dans les hauts lieux de rendez-vous traditionnels de la riche clientèle (Saint-

Moritz, Monte-Carlo), la présentation des pièces rares aux clients importants dans les grands hôtels de Londres où les émirs ont remplacé les maharadjahs — Robert Hocq a mis récemment le cap sur des méthodes de management et de marketing modernes.

Pour lui, le lancement des Must correspond à la matérialisation d'une doctrine soigneusement pensée, pesée et mise en pratique par une équipe dont la moyenne d'âge est de 29 ans. Un travail aussi rigoureusement planifié que la moindre production industrielle : un « must » se prépare en trois ans, et pour diffuser cette gamme d'arti-

cles, Cartier peut livrer dans n'importe quel pays du monde à des concessionnaires triés sur le volet un véritable magasin clés en main : avec stocks, campagne de relations publiques, cocktail d'ouverture, mode d'emploi et techniques de fonctionnement, le tout disponible sous soixante jours. Le plan de développement de Cartier prévoit une soixantaine de boutiques Must dans les prochaines années, 100 au total en France et dans le monde. [...]

Les Must et les briquets de luxe (Cartier représente 10 % du marché du briquet de luxe) totaliseraient déjà plus du tiers du chiffre d'affaires de la société en 1974 (120 millions sur 300 millions). Cette année, on estime qu'ils réaliseront 200 millions et que 400.000 briquets iront dans la poche d'une clientèle sou-

cieuse de luxe distingué à prix relativement accessible. Robert Hocq, malgré cette politique de grande diffusion, n'en reste pas moins attaché à la haute joaillerie puisque c'est sa propre fille : Nathalie, 24 ans, qui est le « manager » de ce département. « Mais, dit-il, le bijou de très haute qualité est devenu aujourd'hui un art comme la peinture et la sculpture. A tel point que nous n'avons plus les moyens de racheter les pièces signées Cartier qui avaient été mises sur le marché voici quinze ou vingt ans, désormais acquises à prix d'or par les particuliers comme le sont les œuvres artistiques. » (Publié le 3 juillet 1975)

— Sélection réalisée par le service documentation des « Echos ».